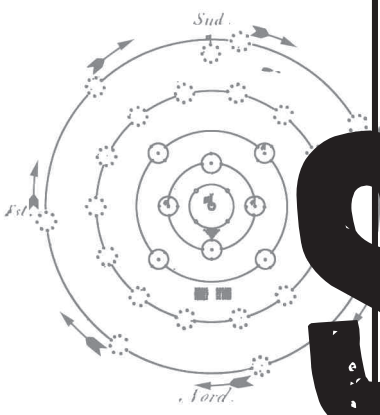
JOURNAL A TITRE PROVISOIRE

N°03

Mars 2012



SMALA

UNE PUBLICATION D'ECHELLE INCONNUE

UN TRAVAIL DE REFLEXION PUBLIQUE SUR LE LIEN ENTRE LA VILLE ET LA GUERRE A ALGER, PAU, VILLEURBANNE ET MARSEILLE

www.echelleinconnue.net/smala

Les Français arrivent en Algérie en 1830. L'émir Abd el Kader ralliant une majorité de tribus présentes sur le territoire va combattre les colonisateurs pendant 17 ans. En 1841, après la chute de sa dernière capitale, il conçoit, Smala, ville et capitale mobile qui se déplacera, pendant 2 ans, dans l'ancien Sud algérien en fonction du front, avant sa destruction par le Duc d'Aumale.

De la smala, il ne reste rien, hormis quelques documents parfois contradictoires la représentant, de manière partielle et partiale. Ainsi, il n'y a pas Une, mais Des histoires de cette capitale nomade, des possibilités : ville maquis, manifestation devenue ville, ville détruite par des hommes en uniforme, forme urbaine de l'exode ou ville dessinée selon un schéma exotérique. Depuis 2006, Echelle Inconnue utilise ces histoires pour interroger les urbanités contemporaines des villes que traversa Abd el Kader, pendant ou après son incarcération. Ce, en allant à la rencontre de ceux qui, par leur histoire, leur vie, leur manière d'habiter, peuvent incarner et éclairer ces possibilités.

LA VILLE ET LA GUERRE, LE LABORATOIRE COLONIAL

L'urbanisme, dans son déguisement de pacificateur est pour l'essentiel un exercice de maintien de l'ordre

Ce journal à titre provisoire aurait du être, une restitution, celle du travail mené à Alger pendant les mois de novembre et décembre 2011 dans le cadre du projet Smala ; où, après avoir questionné l'urbanisme militaire, nous nous sommes intéressés, avec le groupe « Echelle Inconnue Alger », à la place et la forme de l'architecture « fawdawi » (illégale et informelle), ainsi qu'à la déclinaison de concepts urbains traditionnels pour dire cette autre réalité d'Alger.

Mais il fallait bien un journal entier pour traiter de la première question tant il nous est apparu clair qu'Alger fut le laboratoire d'une pensée urbaine « guerrière » qui fut réimportée en métropole. Et qu'en somme, d'Alger, nous pouvions relire le travail fait dans les villes de Pau, Marseille et Villeurbanne depuis 2006 dans le cadre du projet fleuve « Smala ».

Quand Abd el Kader, dans le cadre de manifestations officielles, est utilisé comme « pont entre les deux rives de la méditerranée », nous en construisons un autre, plus direct, qui réunit les pour-l'instant-vaincus-des-histoires-des-deux-rives : l'histoire des salauds, urbanistes, spécialistes, militaires... que la colonisation forma à faire la ville contre elle-même et contre nous.

On ne peut sans doute enlever à l'émir, planifiant en 1841, en pleine guerre, une capitale algérienne nomade de 60 000 âmes composées des tentes de toutes les tribus fédérées, une volonté de contrôle.

Mais avant tout, fuir !

La smala est une ville entrée dans la clandestinité, une ville maquis, une ville qui fuit. Fuit la guerre, les uniformes français, leur sur-armement. Fuit la ville même, sa pétrification politique. « Faut-il continuer à fixer le pouvoir politique dans la pierre ? » se demande, paraît-il, Abd el Kader.

Le projet Smala s'inscrit dans un de nos volets de travail intitulé « les urbanismes combattants » qui tente de questionner les rapports entre la ville et la guerre. A Alger, cette question se pose plus qu'ailleurs, tant le conflit, plus qu'il ne marque de ses stigmates le tissu urbain, constitue et structure la ville et ses représentations depuis le XIXe siècle. Ceci entre naturellement en écho avec une intuition qui depuis longtemps nous porte : l'urbanisme, dans son déguisement de pacificateur est pour l'essentiel un exercice de maintien de l'ordre. Ce constat, « Smala » nous avait amené à le faire dans d'autres villes comme Pau ou Villeurbanne. Certes, réduire la ville à cela serait une erreur, une mauvaise foi idéologique comme le serait tout autant le fait d'ignorer cette relation. Mais ce couple ville/guerre fournit une possible lecture de la ville et particulièrement dans le laboratoire urbain qu'est et a été Alger. Au delà, il nous semble qu'Alger nous renseigne sur les villes et leur gestion des deux côtés de la Méditerranée et nous montre ce que l'exercice de l'urbanisme doit à la guerre et à ses spécialistes.

Ce n'est donc pas la ville étrangère ou la ville de l'autre que nous observons mais bien la naissance de la nôtre.

« Pacification », le mot revient dans les bouches d'urbanistes, d'analystes, d'architectes d'aujourd'hui, comme il revenait aux « bouches XIXe », entendu ici, après les exactions de l'armée française, le mot prend tout son sens : une autre manière de faire la guerre, une guerre silencieuse qui pourtant a lieu. Certes, ni les mêmes idéaux, ni la désignation du même ennemi ne président à cette volonté. Mais qu'observe-t-on si l'on se concentre sur ce que ces pensées de l'urbanisme construisent à travers le temps des villes ?

Une histoire manque, celle du transfert, au XIXe, de techniques militaires en matière d'urbanisme sécuritaire, d'Alger aux villes de Lyon et Paris, comme celle qu'écrit l'intérêt actuel des Américains pour le savoir faire en matière de « lutte anti-terroriste » ou encore celle de la migration du couple uniforme/bulldozer des territoires occupés palestiniens aux bidonvilles Rroms de l'actuelle banlieue lyonnaise. C'est cette histoire, plus chuchotée que tue : « l'histoire des salauds » qui peut-être, à travers la mer, nous unit.

Photo prise sur le terrain, labouré par les bulldozers, où vivaient les Rroms de Villeurbanne

ECHELLE INCONNUE :
DESORDRE CULTUREL
ART/ARCHI/URBA/MULTIMEDIA
18 Rue Ste Croix des Pelletiers
76000 ROUEN / FRANCE
02 35 70 40 05

Contact : mel@echelleinconnue.net

« Je fais beaucoup de digressions mais on va avancer comme ça, en faisant le tour. Entre nous, ça ne peut pas se passer autrement... ». Il est là, la cinquantaine, assis face à nous à la terrasse devant la grande poste. Il parle de lui, mais au-delà, donne des clefs pour lire Alger. C'est un guide, un stalker immobile. Trois cafés, un "jus", une bouteille d'eau...

Refaire la ville, détruire le livre

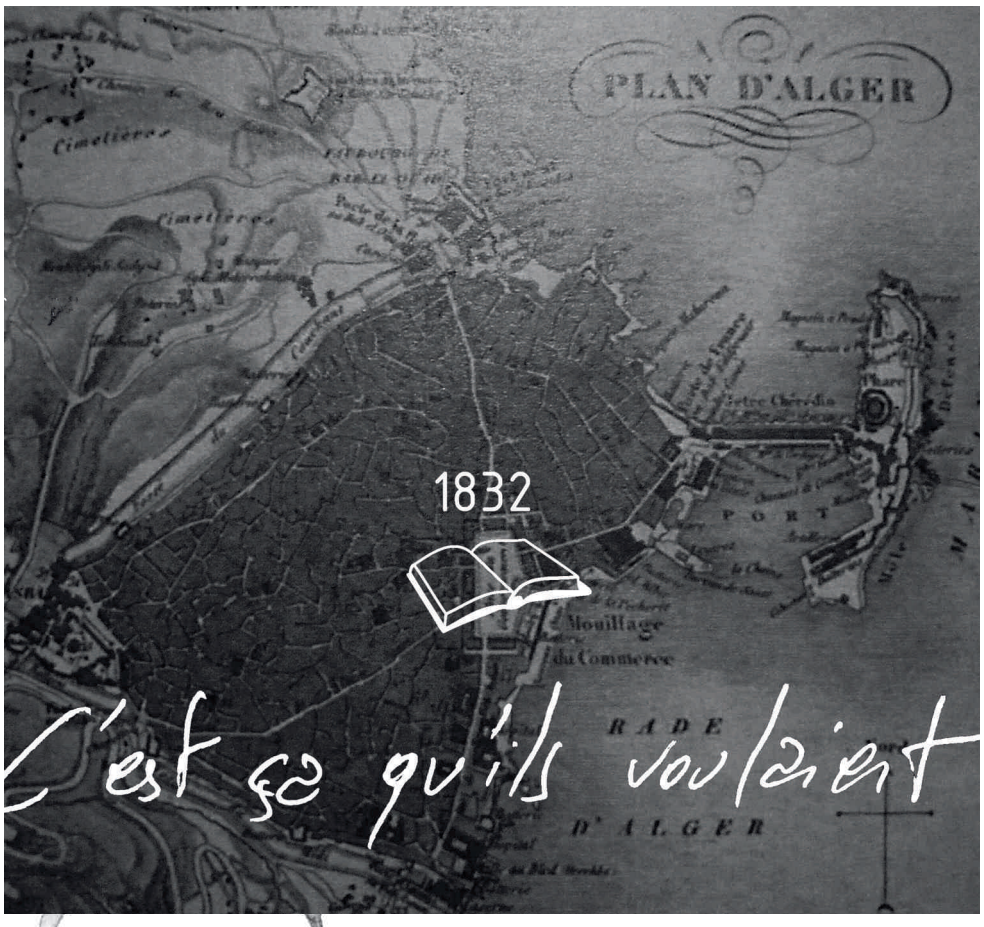
« Pourquoi faire ce projet ici ? », nous demande-t-il. « Pourquoi des Français viennent en Algérie ? » Comme si toutes les réponses étaient contenues dans cette impossible histoire partie en fumée. Comme si il n'y avait de réponse que celle coloniale, s'attrister ou se moquer de ce que l'Algérie est devenue ou agir, par les maints outils de la coopération. Ni l'un, ni l'autre. Difficile pourtant, lorsque notre commune histoire empile massacres et mensonges.

Alger, ou ce livre à l'histoire confisquée. A l'histoire qui s'écrit toujours au singulier, par ceux qui vérifient sa conformité auprès des autorités religieuses et politiques. A l'histoire dont l'encre qui ne résiste au temps, se dissout dans les rues, les arcades, les barrages de police, l'attente... A l'histoire qu'il reste à écrire ensemble, encore, celle qui ne pourra plus nous dissocier, nous opposer, mais nous mettra côte à côte, dénonçant d'un même doigt, nos ennemis communs.

Même si les costumes d'internationalistes sont taillés trop grands pour nos statures de poussières d'étoile. Ennemis communs tout de même.

Les Français, arrivent en Kabylie au milieu du XIX^{ème} siècle.

« J'ai trente ans, c'est ma tante. Ma tête est posée sur ses genoux. Ses doigts dans mes cheveux. Comme souvent elle raconte. Le village, le passé, les français qui arrivent. Elle me dit : « *ils ont massacré les enfants, détruit les forêts, tué le bétail, pillé les récoltes, brûlé les maisons. Dans notre maison, il y avait un grand coffre, dans le coffre, une peau de mouton avec, écrit dessus et enluminé, notre arbre généalogique. C'est ça qu'ils voulaient. Tout voit le jour de nouveau. Des enfants naissent, les arbres repoussent, les troupeaux sont reconstitués, les graines deviennent des plantes, les maisons sont reconstruites... Tout sauf un élément qui, parti en fumée, ne reverra jamais le jour ; ça, notre histoire... c'est ça qu'ils voulaient* » »



Ailleurs, à quelques kilomètres de distance et en amont du temps, les français entrent dans Alger et mettent le génie militaire au travail. Place d'arme pour que les troupes se retournent, noms au coin des rues et saignées, de la largeur d'un bataillon pour fendre la casbah et la contrôler. Ils saignent la casbah sur des rues existantes, les élargissent. Ils suivent le trait de la rue sur le plan, raclent les bords, rasent des maisons. Première saignée : la rue des scribes. Tout ce que la casbah compte de lettres, d'écrits, d'histoires, rasé.

C'est ça qu'ils voulaient ?

Un peu plus loin dans l'aval du temps : Abd el Kader découvre la smala détruite. Il chevauche, et suit les troupes françaises déjà parties avec prisonniers et butin. Il les suit, à la trace des pages arrachées aux livres de sa bibliothèque.

C'est ça qu'il voulaient ?

Plus loin encore un siècle en aval, en France, un livre est retrouvé dans un vaisselier familial, transmis de génération en génération, à l'intérieur, une dédicace : « A mon ami... voici ce Coran d'Abd el Kader ». Légué à l'université, on découvrira que le Coran en question est une Thora du XIII^{e} siècle.

BARBELES

Nom de l'inventeur (américain) :
Joseph Farewell Glidden

Date de dépot de brevet :
24.11.1874

Désignation :
ronce artificielle, fil de fer barbelé, barbelés.

Secteur d'utilisation :
agriculture, élevage

Ce fil hérissé, dessine, au delà des plaines américaines offertes au parcellaire des propriétaires, les villes mêmes, il uniformise par leur contrôle, hommes et bêtes. Jamais l'empêchement de la circulation, indifféremment animale ou humaine ne fut si aisé et économique même sur de longues distances ou périmètres.

« Sa pose est aisée et ne nécessite pas de compétences particulières, il suffit de disposer de quelques points d'attache où l'on peut le fixer avec des câbles ou des agrafes. Cette invention permettra d'installer des clôtures (...) qui mettront fin à l'époque des pâturages libres. Le fil barbelé a été aussi beaucoup utilisé sur les champs de bataille. Déroulé et déposé simplement sur le terrain, il freine la progression des soldats, qui peuvent même s'y emmêler. »

source wikipédia

Les années passent, les barbelés restent

« ... Je fais beaucoup de digressions mais on va avancer comme ça, en faisant le tour. Entre nous, ça ne peut pas se passer autrement... »

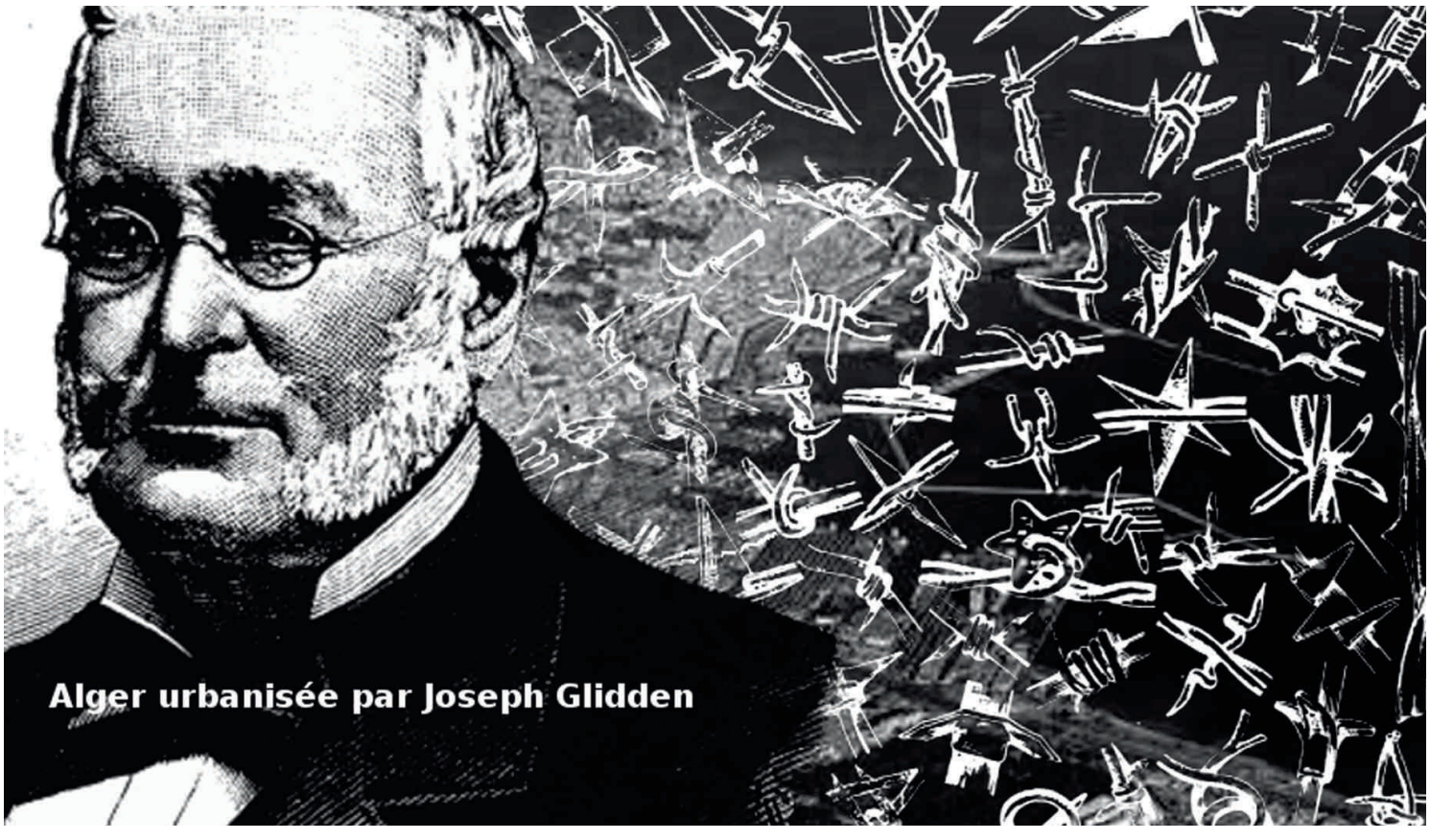
D'abord un souvenir d'enfance « ... j'ai été marqué par la guerre, les soldats français qui venaient chercher papa à la maison. »

Le doigt sur le front, il montre une cicatrice. « j'ai été marqué...»
« La rue : au bout, il y a l'école maternelle. Et puis il y a le barrage, les soldats français. Ma mère m'envoie, tout de même, à l'école. J'arrive. On ne passe pas. Alors je vois au loin, l'école, les enfants qui y entrent. Et puis les barbelés du barrage et moi, de l'autre côté. Je ne pouvais pas passer. Entre l'école et moi il y avait les barbelés »

« j'ai été marqué...»

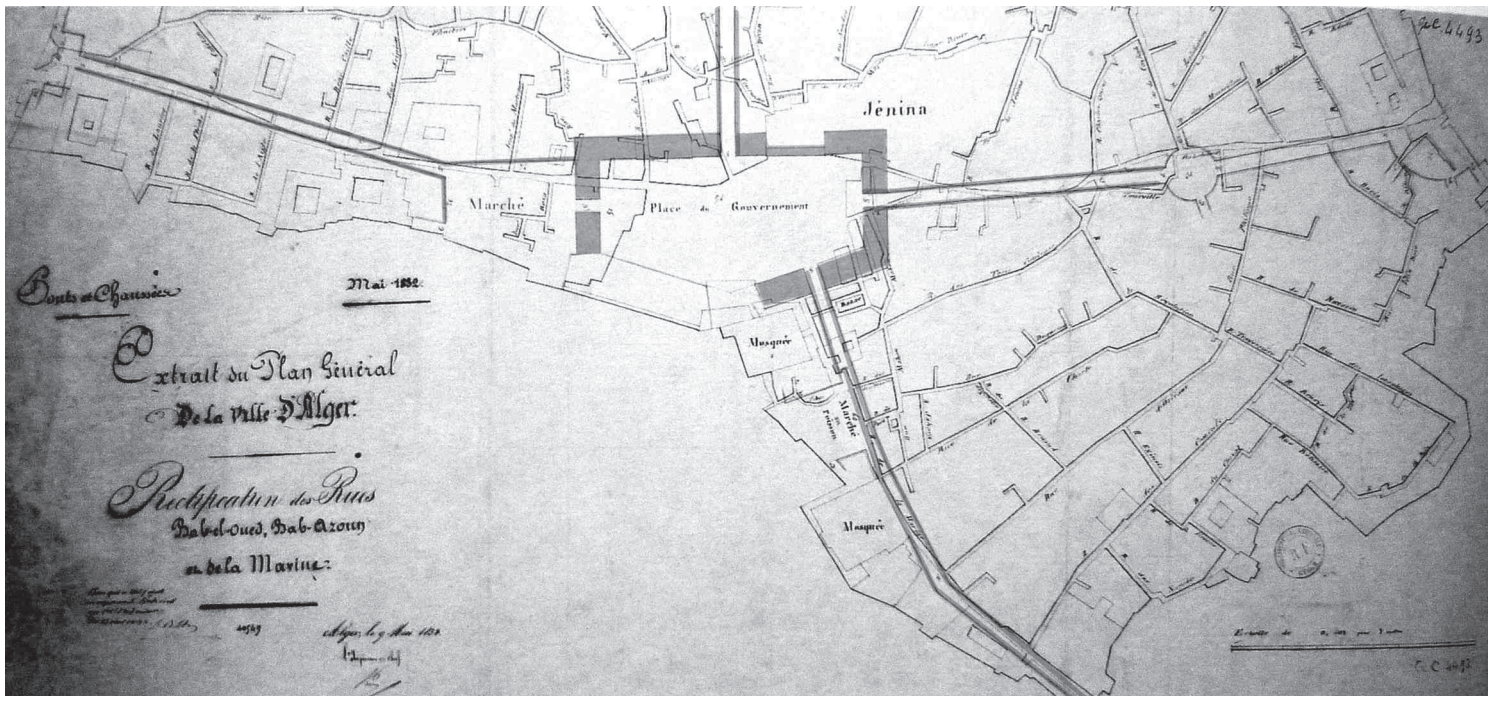
Doigt de nouveau sur le front.
« là, la cicatrice, c'est l'OAS, ils m'ont tapé à la sortie de l'école. Il y avait une manif. »
« Plus tard, après l'indépendance, je sors avec des copains dans un bois pour faire un jogging. On court, c'était le terrain d'une caserne. Je cours et là crack ! Un barbelé tendu comme un fil et le bruit « dong », le bruit d'une corde qu'on pince. Je tombe et mon torse... couvert de cicatrices. »

Alger, dans son histoire, peut aussi se lire en tirant ce fil de fer du contrôle de l'espace : du barbelé tendu par l'occupant français et fleurissant, aujourd'hui, aux murs des jardins, aux herses des actuels barrages de police. »



L'HISTOIRE DES SALAUDS. CHOISIS TON PÈRE !

Peut-être avons nous en commun d'être les héritiers des vaincus de l'histoire



Voilà sans doute ce qui aussi, d'une rive à l'autre, pourrait nous unir au-delà, et plus sûrement que les bons sentiments, émanant surtout de la rive nord : une histoire non écrite ou pas assez dont le volet moderne commence ici à Alger au XIXe siècle. Siècle où se contractent les dettes que nous payons encore aujourd'hui : libéralisme économique et politique, capitalisme boursier, impérialisme, colonialisme, une certaine idée de l'urbanisme aussi, prenant pour ennemis ses habitants mêmes. Plus qu'un exemple, Alger en est le laboratoire !

Quelques carrières semblent éclairantes, celle du général Bugeaud par exemple ou comment il prit contact avec le combat insurrectionnel pendant la campagne napoléonienne en Espagne. Comment il développa ces pratiques et connaissances les expérimentant ici, en Algérie, sur les populations. Comment, de retour en France en 1849, il écrivit le premier manuel de combat contre-insurrectionnel « *La guerre des rues et des maisons* » qui servit à mater, de manière tout aussi sanglante, les mouvements révolutionnaires et ouvriers (qualifiés de bédouin de la métropole) sur le « territoire métropolitain ».

Ainsi c'est dans l'empire, à Alger, que s'invente une nouvelle manière de faire la ville et la guerre et que s'élabore une nouvelle idée de l'habitant, de la classe dangereuse et les manières de s'en prémunir, comme l'a démontré Mathieu Rigouste dans son livre « *L'ennemi intérieur* ». C'est là encore que, dans les années 50, les militaires français réenvisagent le combat contre-insurrectionnel - cherchant des parades à la préconisation de Mao, pour qui le « guérillero doit se sentir dans la ville comme un poisson dans l'eau ».

Le cadastre, ou la destruction d'entités géographiques et sociales

Dès les premières semaines de la colonisation, le génie militaire va doter Alger de son cadastre, nommant alors les rues. Ce baptême qui pourrait paraître comme insignifiant est probablement le plus « riche de conséquence » ; la dichotomie entre espace privé et public. Par-là, c'est une représentation particulière de l'espace urbain qui est éradiquée, la conception et la pratique d'un espace où la progression de l'espace public à l'espace privé s'opère comme en dégradé. Notre vocabulaire ne pourrait malheureusement définir ce dégradé autrement qu'en amoindrissant sa qualité ;« espace public, semi-public, semi-privé, privé ». Traditionnellement, la maison donnait sur le *derb*, impasse, unité fondamentale du voisinage protégée et « intimisée » par des décrochements et angles morts. Le *derb* s'intègrait à une unité spatiale plus vaste, la *Houma*, organisée autour d'une mosquée, d'une école, etc. Cet espace (semi-public), donnait à son tour sur les rues passantes et commerçantes. Mais la *houma* est à géographie variable, une représentation de l'appartenance. Ce terme définit une entité différente selon le lieu d'où l'on parle. Ainsi depuis le quartier, *houma* définit les limites de la famille élargie. Depuis la ville, *houma* définit le quartier. Depuis l'extérieur, *houma* définit la ville.

C'est ainsi qu'administrant, ce qui ne pouvait l'être, par des noms de rue, les Français ont détruit plus qu'un système urbain, mais un système social où la gestion de la *Houma* était prise en charge par la communauté s'y référant. La ville fonctionnait ainsi par accumulation de services avec une faible intervention du pouvoir central. La hiérarchie militaire ne pouvant, quant à elle, imaginer une gestion autrement que sectorielle et centralisée s'appuyant sur la réglementation pour briser, de fait, les solidarités pouvant « s'insurger ». Les actuelles campagnes de relogement et de déplacement des populations poursuivent aujourd'hui la déstructuration / destruction de l'urbanité traditionnelle.

Alger, ou le laboratoire de gestion capitaliste

Napoléon III rêvait d'Alger comme le centre d'une colonisation importante et l'espace d'accueil d'un tourisme anglais grandissant. Il voulut la doter d'une « vitrine » remarquable. Étant donné le dénivelé important entre la ville et la mer, il conçut une muraille de magasins soutenant boulevard et rampes d'accès aux quais du port. Ce projet ambitieux, ne pouvant être soutenu par les finances publiques, fut confié à un entrepreneur anglais moyennant l'exploitation des dits magasins pendant 99 ans. Napoléon, créa alors des bons de délégation, qui permettront quelques années plus tard, à Haussmann, de donner des terrains à des investisseurs afin qu'ils édifient Paris, c'est-à-dire qu'ils construisent et revendent plus cher. La spéculation immobilière devenait alors la clé de voûte de la fabrique de la ville

Les percées haussmanniennes empruntées aux militaires d'Alger

Alger peut être considérée comme le laboratoire d'un renversement de la pensée urbaine : celle de la ville se protégeant d'un ennemi extérieur à la ville se protégeant d'elle-même ou de sa population.

Quelques semaines après la prise d'Alger par l'armée française, ses premières actions furent la réalisation de la place d'arme, actuelle place du gouvernement, et les percées des rues Bâb'Azzûn et Bâb al-Wâd, dans le vieux et dense tissu de la Casbah, d'une largeur égale à un bataillon. Le génie militaire comprenant qu'une meilleure fluidité dans la ville permettrait d'intervenir plus facilement. Quinze ans plus tard, Haussmann, contre le vent insurrectionnel, en fait de même dans la capitale française, entaillant Paris de voies permettant le passage de plusieurs chars et bataillons.

Une gestion permanente de la ville

Dans l'année 1954, vit le jour l'agence du plan, mise en place par l'élu Chevallier et dirigée par Pierre Dalloz et Gérald Hanning, pour théoriser les nouvelles visions de la construction de la ville et proposer un plan d'urbanisme, obligatoire depuis 1924. Cette vision tenait principalement à considérer la ville comme un objet. Ne pas élaborer de plan directeur, mais des idées directrices, rompant malgré tout, avec l'urbanisme bureaucratique de zoning du début du siècle, et l'urbanisme d'alignement de la fin du précédent. Dalloz avait l'ambition de propager en France, cette idée qui aurait fait ses preuves à Alger.

Ainsi naissait la *trame d'Alger*. Cette trame consistait principalement en l'élaboration d'un système de rendement de terrain, plus connu des architectes sous le nom qu'on lui donna plus tard en France, le C.O.S ou coefficient d'occupation des sols. Ce coefficient définit le nombre de mètres carrés constructibles sur une parcelle ainsi que la valeur de la parcelle permettant ainsi aux spéculateurs de définir le taux de rendement au m^2. La spéculation, étant pour Dalloz, « le moteur de l'urbanisme. (...) Reste à l'urbaniste à lui proposer des formes, à la contenir, à l'orienter ».

Cette trame s'élaborait par un graphisme inhabituel - qui renouera par la suite, avec l'urbanisme de zoning - « des haricots », ou la théorie de l'îlot, qui pour Dalloz définissait des zones au-delà desquelles il était interdit de construire. Un des effets a été d'inciter à construire jusqu'aux limites de ces zones.

A chacun son pauvre

Dans l'Algérie de la découverte du pétrole et surtout du début de la guerre d'indépendance, les cités d'habitation ont fleuri dans l'espoir que la proposition de logements, faite aux « pauvres », puisse contribuer à grandir ou à renforcer le pouvoir de la France. Pour Chevallier, si le drame social était résolu, la France n'aurait plus à se soucier du problème politique.

Ainsi, entre 1954 et 1958 virent le jour à Alger, des cités destinées aux classes européennes pauvres, autant qu'aux musulmans. Trois d'entre elles ont été dessinées par Pouillon ; Diar es-Saâda, destinée aux Européens, Diar el-Mahçoul et Climat de France destinées aux musulmans alors appelés « indigènes ». Cette dernière, remarquable par ces deux cents colonnes, a reçu les rapports élogieux de l'époque lui conférant le statut de « nouvelle casbah » par l'alliance entre tradition musulmane et « ultra-modernité ». Cette cité, pourtant née d'une étude sociale et morphologique réalisée par le CIAM (congrès international d'architecture moderne) sur un bidonville à proximité, n'a rien à envier aux pires cités françaises, réduisant les individus à une somme de besoins et profitant de la concentration pour mieux contrôler ces populations dangereuses.

Ce qui pourrait paraître comme de l'histoire coloniale, n'en est pas seulement

Si la théorisation de l'architecture du milieu du XXe siècle a eu pour effet la construction de logements dramatiquement inhabitables, il n'en est pas resté la nécessité de faire autrement, la théorie en moins. La crise du logement battant son plein (promesse d'un million de logements supplémentaires) génère la construction, par des bailleurs privés, aux fonds spéculatifs importants (Saoudiens, Chinois, etc.), de logements qu'aucune route ne dessert, et où aucune école n'est encore planifiée. Parallèlement se développent, sur le modèle des hôtels internationaux, aux entrées surveillées par des polices privées contrôlant les véhicules, des *gated communities*, où les classes plus aisées peuvent trouver commerces, services et écoles.

Si le génie militaire français du XIXe siècle avait pour mission de contrôler le peuple algérien, l'espace urbain est aujourd'hui parsemé d'éléments qui ne permettent pas de soustraire la guerre à la ville. Il n'en est qu'à voir les barbelés qui parsèment celle-ci, les innombrables barrages policiers aux coins des rues, les détecteurs d'explosifs apparus pendant la guerre civile. Les anciennes guérites de bois ont désormais acquis l'immortalité du béton. Le dispositif s'est maintenant pétrifié et comme on s'habitue à tout, il structure désormais le tissu urbain et interurbain. Les Algérois sont contenus et confinés dans ce qu'on leur demande de respecter, un arsenal de lois visant à les protéger ! Les protéger de qui ? D'eux-mêmes sans doute. Alors que l'une des occupations principales du petit peuple algérois, est l'attente, quelques milliers de caméras nouvellement installées vérifient qu'ils le fassent bien.

Kateb Yacine appelait le peuple algérien, fraîchement débarrassé de l'occupation française, à continuer de se décoloniser. Si nos villes et les pensées qui les érigent et les modifient sont les mêmes, sans doute devrions nous en faire tout autant.

SMALA, UNE VILLE DÉTRUITE PAR DES HOMMES EN UNIFORME

Expulsion, destruction et destructuration d'un bidonville dans la banlieue de Villeurbanne

Le dimanche 12 décembre 1852 Abd el Kader, fraîchement libéré, fait un arrêt impromptu à Lyon. Il y voit, en son honneur, défiler des hommes en uniforme. En septembre 2009, invité par KomplexKapharnaüM, dans le cadre du projet Phare, Echelle Inconnue tente d'interroger une des possibilités de la smala : une ville détruite par des hommes en uniforme, avec des Rroms expulsés du bidonville de la Soie, à Villeurbanne.

Nous escaladons un mur et nous marchons sur la lune.

Des hectares de béton labourés. Des dalles, pouvant atteindre un mètre d'épaisseur, fracassées, se chevauchent. Difficile de comprendre ce qui a pu se passer ici, un séisme ? Le dépôt, gravas géants par des centaines de camions ? Non, on nous l'apprendra, nous marchons sur le site de ce qui fut, jusqu'en 2007, un des plus grands bidonvilles de France jusqu'à son « évacuation » et sa destruction par les forces de l'ordre. Alors ces décombres ? Une mesure préventive pour empêcher la réinstallation des cabanes rroms.

Les techniques destinées à empêcher l'accès des voyageurs aux terrains sont depuis longtemps éprouvées : blocs de pierre interdisant le passage des véhicules, portiques ou containers plus bas et plus étroits qu'une caravane. Mais comment empêcher l'installation de ces nouveaux Tziganes sans caravane mais autoconstructeurs ? En déstructurant le territoire, en striant le sol, le rendant impraticable même à pied. De ces terrains lunaires, il y en partout entre Vaux-en-Velin et Villeurbanne. Car l'immense chantier métropolitain du « Grand Lyon » fournit son lot de terrains vagues et d'usines en friche sur le point d'être abattues. Ces espaces à proximité des centres villes, bénéficiant souvent d'alimentation en eau et en électricité, attirent les Rroms dont la seule possibilité de logement (avant la création des étranges et obscurs villages d'insertion) reste la construction de leur propre logement ou le squat de friches industrielles. C'est donc dans les décombres de l'industrie qu'ils trouvent place.

De ce qui était devenu un vrai quartier dans le quartier de la Soie, plus rien. Rasé. Tout comme la Smala, détruite par les uniformes français un jour de 1843, dont il ne reste que le plan tracé par le Duc d'Aumale sous la dictée d'un prisonnier de guerre algérien.

Nous recherchons des habitants rescapés de l'expulsion, des membres d'ONG ayant connu ce morceau de ville de planche. Devant la caméra, sous leur stylos, renaissent les cabanes, les rues, le quartier rrom de Roumanie, celui de Bulgarie, de Hongrie. Ressuscitent un moment, la boutique du quartier, son église, l'algeco de l'ALPIL, le point d'eau. Ils sont cinq et dessinent le plan du bidonville, celui de la maison aux valises empilées dont on partage l'unique pièce à sept ou plus. Dessinent la douche à ciel ouvert, bricolée de palettes et le rideau. Puis, ils racontent l'expulsion : « police ici, police ici, police ici... exactement comme la mafia », la brèche dans le mur d'enceinte à coup de bulldozer, l'entrée de la police par la porte principale évacuant les maisons et poussant leurs occupants vers la brèche. Là, des barrières Vauban, une sorte de corral. Et on trie. Celui qui peut rester sur le territoire français et ceux, que déjà les cars attendent, qui vont « bénéficier » du « retour humanitaire en Roumanie » pendant que déjà, les pelleteuses avancent et rasent les cabanes, l'église, la boutique. Champ de ruine, bientôt augmenté par le labourage systématique de la zone. « Je ne sais pas comment ils ont fait. Le « plateau » (place publique servant au réunion) était en béton très épais, parfois plus d'un mètre. Il faut y aller pour casser ça »

« A Saint-Etienne, les Roms s'expulsent à la pelleteuse »,

Ainsi titrait le journal Libération le 4 août 2006. D'où vient cet étrange mariage des forces de l'ordre ou militaires avec les engins d'excavation ? Chose neuve, nous semble-t-il, utilisée depuis, de manière systématique, à des fins d'expulsion mais surtout « d'urbanisme policier préventif », sur le territoire français. Là encore, il nous manque une histoire des savoirs faire. Eyal Weizman dans son ouvrage « *À travers les murs - L'architecture de la nouvelle guerre urbaine* », fournit peut-être une hypothèse. Il y explique comment, pendant la première Intifada dans les territoires occupés palestiniens, un groupe de recherche de l'armée israélienne va relire les textes de Deleuze, Guattari, Debord. Weizman montre comment l'armée israélienne fonctionne avec des logiques empruntées à ces auteurs. Comment, des couloirs sont percés à travers les maisons palestiniennes. Murs et plafonds des salons, des chambres... creusés au bulldozer, au pic, ou à l'explosif deviennent des espaces ouverts, un labyrinthe urbain parallèle. À la bombe, dans les maisons, on indique le chemin près des brèches: « sortie, entrée, défense d'entrer, vers... », etc.

« Ceci parce que l'ennemi a de l'espace une interprétation traditionnelle, classique, et je ne veux pas obéir à cette interprétation et me laisser avoir par ses pièges. Je veux le prendre par surprise ! C'est l'essence de la guerre. Il faut que je gagne. Il faut que je surgisse d'un endroit inattendu. Et c'est ce que nous avons essayé de faire. »

Voilà pour ce qui est de l'attaque. Tout comme la brèche dans le mur de notre bidonville tend à créer la surprise et renverser le sens acquis de la circulation dans ce quartier. Mais l'auteur explique aussi comment la déstructuration de l'espace dans les territoires occupés, peut aussi être pratiquée de manière préventive, interdisant l'utilisation de la structure complexe du quartier, par l'ennemi. Créant des béances là où il y avait des bâtiments ou en rendant impossible ou difficile la reconstruction ou la restauration du tissu complexe. Le concept « d'espace strié » emprunté à Deleuze ou la théorie de déconstruction de l'architecte Bernard Tschumi sont utilisés ici à des fins de maîtrise du territoire, le rendant impropre à l'édification. Ainsi, l'ensemble des espaces vacants du quartier de la Soie ont connu ce traitement préventif.

La culture aux ordres

Après avoir réalisé une série de carte-vidéos commentées par des familles Rroms expulsées du bidonville, vient le moment, pour nous, d'exposer notre travail. Nous désirons installer la tente abritant ces vidéos sur le site même du bidonville, au milieu du champ lunaire. À mesure que les jours avancent, se joue sur la parcelle, un étrange ballet de bulldozers déblayant le terrain. Cependant que les autorités compétentes font signer à l'association culturelle qui nous accueille, responsable de l'événement, une non moins étrange convention par laquelle ils doivent s'engager, en cas d'occupation illégale du terrain après ou pendant notre intervention, à engager eux-mêmes les poursuites et procédures d'expulsion.

Aujourd'hui, les grandes opérations de renouvellement urbain sont friandes de travaux avec la population des quartiers pauvres promis au bulldozer et à la guerre massive du chantier urbain. Seule une infinie mauvaise foi (ou naïveté) pourrait laisser croire que ces travaux et ateliers avec la population pourraient avoir la moindre incidence sur un projet depuis longtemps dessiné et approuvé dans la pâleur d'un bureau d'étude. Mais voilà qu'un nouveau pas est franchi. Le conflit s'étend et on demande à tous d'y participer. Les « cultureux » sont mis au travail en tant qu'auxiliaires de cette guerre silencieuse, qui atteint son paroxysme dans le mariage du bulldozer et de l'uniforme, dans l'église de l'urbanisme d'empêchement préventif à destination des populations Rroms ou mobile. Une ville contre l'étranger, le pauvre, contre la connaissance aussi.

! Ne tirez pas sur le guide !

Maison détruite par l'armée pendant la guerre civile, casbah, Alger

Maison d'Ali la Pointe détruite pendant la guerre d'indépendance, casbah, Alger

Casbah... Sans guide, tu ne trouves jamais ce que tu cherches. Sans guide, tu rates un milliard de détails. Sans guide, tu te fais dépouiller. Sans guide, tu ne passeras jamais devant la meilleure pâtisserie du monde.

Sans guide, tu ne visites pas de mosquée en cours de réhabilitation. Sans guide, tu ne pénètres pas dans l'antre de la maison. Et si tu n'entres pas dans la maison, jamais tu n'accèdes aux terrasses : l'autre cité, celle des femmes mais aussi celle des membres de l'ALN l'utilisant comme repli. Sans guide, tu rates le seul éleveur de moutons à 4 cornes.

Sans guide, tu passes à côté des lieux de l'histoire, des lieux de la résistance, des lieux qui pleurent encore. Sans guide, tu ne comprends pas les ruelles, les labyrinthes, les bâtisses détruites et les plaques commémoratives. Tu ne comprends pas non plus la guerre comme invariant ou possibilité de lire cet Alger devenu officiel. Tu ne peux surtout pas lire l'étrange et sombre poésie qui fait pratiquement se jouxter la maison dynamitée dans les années 60, par les paras français pour « enchrister » Ali la Pointe et celle qui abritait les islamistes, détruite d'un tir de roquette de l'armée algérienne dans les années 90.

Sans guide, tu ne peux pas comprendre non plus la paranoïa des notables Ottomans qui les poussa à percer la ville de souterrains, rendus inutiles par la nouvelle théorie de la guerre inventée par l'armée française coloniale, puis réutilisés par les islamistes, aujourd'hui murés par les militaires ce qui, parait-il, empêchant l'écoulement souterrain de l'eau, aurait favorisé les inondations de ces dernières années.

Sans guide, tu ne vois pas la trace des remparts ottomans détruits par l'armée française. Tu ne comprends pas comment la place d'arme, taillée dans la cité en 1832 par le génie militaire, est devenue le lieu de manifestation, de campement, de contestation, pour les islamistes dans les années 90, pour les milices populaires il y a peu, pour être aujourd'hui opportunément murée de palissades, en raison de fouilles archéologiques ne couvrant pourtant, qu'une infime partie de cette place mais la rendant, à coup sure, inapte à recevoir ces manifestations.

Voilà ce que l'on ne peut voir sans guide. C'est pour ça que, d'une époque à l'autre, les guides ont successivement emmené, à l'intérieur de la casbah, les français à la recherche d'indépendantistes et l'armée algérienne à la recherche d'islamistes. Alors, le nôtre nous l'apprendra, c'est toujours sur le guide, enfant de la casbah, qu'ont d'abord tirés résistants et barbus.

LE PATRIMOINE, INSTRUMENT DE GESTION ET CONTRÔLE URBAIN

La re-sectorisation, en trois champs, des politiques des villes est exemplaire de la gestion territoriale. D'une part, la gestion de l'urbain par les grands projets d'infrastructures, de l'autre celle par le social ou la gestion du « pauvre » et du « dangereux », enfin, la gestion par la patrimonialisation.

Ces trois champs apparemment dissociés dialoguent et ne constituent que le nouveau travestissement de l'exercice de gestion des individus par la pierre et la route. Il leur arrive de feindre les retrouvailles en particulier lors de programmes d'envergure (parfois financés par l'Europe) comme le FISAC qui propose d'aider la transformation des centres villes européens en « galeries marchandes à ciel ouvert ». La requalification patrimoniale de nos espaces devient le décor naturel de la marchandise.

« A Pau, des Algériens, il n'y en a pas »

Voilà ce que répondait la future Maire de Pau à la présentation du projet Smala dans la ville où Abd el Kader fut incarcéré : « Des algériens, il n'y en a pas, des marocains oui, et encore. » Mauvais caractère, nous partons à la recherche de ces « inexistants » avec une question : En 1848, être algérien à Pau, c'était être incarcéré dans un château en ruine. Aujourd'hui, qu'est-ce que c'est ? D'autre part, alors que la fondation de l'émir tente de donner son nom à une fontaine, où celui-ci ne vint jamais abreuver ses chevaux, nous revisitons le nom et l'histoire des rues.

Et voilà que ça en parle de l'Algérie, de manière sourde, par le pli des rues, leurs noms parfois, noms de ville ; Alger, Constantine... ou de bouchers décorés ; général Bosquet, Bourbaki... ça en parle, par la plaie qu'on voudrait fermer, recoudre et recouvrir de communication... Ça crie un peu aussi : les femmes de l'ALN dans la prison de Pau. Ça crée des légendes urbaines autour de l'émir. Ça se tait dans les archives de la guerre d'Algérie centralisées à la caserne Bernadotte, au château de Pau, au cimetière où reposent les enfants de l'émir, au quartier Ousse des Bois (où se concentre l'immigration).

En somme, la ville transpire son algérianité mais le déodorant patrimonial a choisi un autre parfum : Henry IV, Bernadotte. Quelle importance alors de renommer la rue principale ou au moins actualiser l'épitaphe de la statue du général qui lui donne son nom : « Bosquet, « pacificateur » de la Kabylie. »
Le patrimoine est devenu communication. Histoire officielle, il est l'élection de la légende, ce qui est digne d'être conté.

La patrimonialisation

La patrimonialisation massive de nos espaces jusqu'aux plus reculés ou détestés (comme les grands ensembles), outre la désignation du « valable » et l'arrivée de nouvelles règles urbaines à son abord (l'objet patrimonial, par son périmètre sanctuarisé devient et dicte la norme du bâti l'environnant) s'érige contre l'histoire. C'est un choix d'héritier, le choix du père interdisant la constitution de chacun d'entre nous en personnage historique, normalisant et effaçant la trace des conflits dont nous pourrions nous réclamer.

D'autre part, par son caractère évident et son emprunt, bien souvent à la terminologie du sauvetage, le patrimoine devient un puissant instrument de gestion et de contrôle urbain. Il écarte les individus et les communautés jugées indignes de porter l'histoire qu'il raconte. Ainsi, le récent classement de la casbah d'Alger au patrimoine mondial de l'UNESCO pousse la ville à vouloir entrer tout entière ou se résumer à la casbah. C'est la ville rêvée qui s'invente ici : la ville communicable. Le retour à des sources pures du bien-être social tout autant qu'à une pureté originelle du bâti. Les théories et méthodes de réhabilitation s'affrontent : intégrer de nouveaux bâtiments au tissu ancien, restaurer à tout prix, restaurer ce qui peut l'être, abattre le reste et profiter des vides ainsi créés pour ré-envisager le tissu - comme ce fut le cas dans la médina de Tolède où les pauvres, squatteurs ou locataires font place aux classes supérieures dont le patrimoine devient le décor.

Le mobile et le numérique, outils possibles d'une vengeance patrimoniale.

Emergence d'une ville invisible : projet d'installation pérenne dans l'espace publique à partir de la technologie QR-code et quand l'espace par son institution résiste...

C'est dans ses possibles applications « patrimoniales » que nous avons utilisé les technologies liées à la téléphonie mobile, dans des campagnes de (re)sous-titrage de l'espace urbain, par la pose de clous d'arpenteurs d'un nouveau genre, gravés de codes-barres en deux dimensions (QR-code) décodables par la caméra d'un téléphone portable et donnant accès à des contenus audio ou vidéo. www.qrcode.fr

Alors que l'expression monumentale, réservée aux vainqueurs de l'histoire, nous est depuis longtemps interdite, la technologie portable, nous ouvre la possibilité de création de monuments diffus et contradictoires, propres à porter la représentation nécessaire de nos aspirations urbaines, politiques, et artistiques.

À Pau, l'utilisation de cette technologie s'est imposée. Un monument tenant dans la poche, mobile, discret et par là, insensible aux éventuels saccages et, cependant, susceptible d'entrer en conflit avec les logiques patrimoniales à l'œuvre.

C'est ici la capacité à « augmenter » la ville, à la sous-titrer de manière pérenne qui nous intéresse quand, politiques et acteurs culturels nient la présence algérienne dans la ville ou la rangent au rang de l'anecdote.

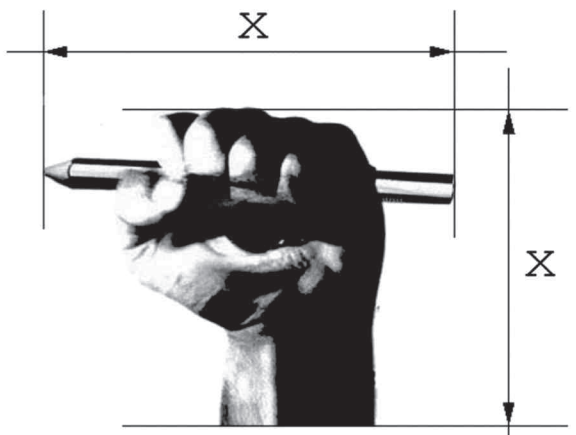
Plus que rendre lisible la parole de ceux avec qui nous avions travaillé pendant trois ans, il s'agissait aussi, de réaliser un « update » de l'histoire de la ville : là, l'histoire de l'installation de la première mosquée, ici, les conditions réelles de détention d'Abd el Kader dans les murs du château de Pau, ici encore, le véritable curriculum vitae de notre pacificateur de la Kabylie ou encore l'histoire des femmes de l'ALN incarcérées à la prison.

Ainsi s'articule un discours politique et historique complexe à même de supplanter les histoires officielles, les mythologies, dans lesquelles se mirent les tenants du pouvoir ou, pour faire court, et avec Barthes, disons la bourgeoisie, devenue le diapason culturel global et tentant de refaire le monde à son image.

À Pau, ce monument n'a pas vu et ne verra peut-être jamais le jour. L'épinglage de la cité par une vingtaine de clous de dix centimètres de diamètre apparaît visiblement aux politiques, un outrage suffisant pour en ajourner l'installation.

"Cette ville est imprenable. Il faudra bien inventer autre chose."

ALGER



ECHELLE INCONNUE

www.echelleinconnue.net

CHASSE URBAINE AU VISIBLE DE L'ISLAM ET CONDAMNATION DES INVISIBLES
Et pourtant il semblerait que l'islam marseillais ait le profil de Marianne

Il y a quelques mois, à Marseille, nous tentions, en plein débat sur « l'identité nationale » et au milieu des nouveaux rebondissements et complications de naissance de la grande mosquée de travailler sur l'hypothèse du politologue Bruno Étienne « la smala comme schéma religieux », partant de notre lieu de résidence, la Gare Franche, du quartier du plan d'Aou à Marseille et du problématique déménagement des trois salles de prière et de la Chioni (nom comorien de l'école coranique) que le nouveau projet urbain semblait laisser sans toit.

Passons sur les différentes crispations politiques ou administratives que ce projet suscita. Passons sur le lent crescendo des messages glissés allant du conseil d'ouvrir le projet à d'autres questions, à celui de travailler sur tout autre chose en passant par les « vous devriez aussi travailler avec des gens contre » contre quoi ? Mais l'islam évidemment. Passons encore les mises en garde quant à l'instrumentalisation politique (merci du conseil !) et la découverte d'un devoir de laïcité que nous semblions bafouer en travaillant sur les lieux de l'islam dans la ville, ce qui nous transformait en prosélytes religieux.

Les raisons des crispations que le travail connut s'éclairent alors. Il est assez naturel qu'un projet prenant pour centre d'interrogation ce qui, un moment et en partie, pallia ou tenta de palier au défaut de république, l'islam, suscite inquiétude et suspicions. Collectionner les recettes de cuisine du bled passe encore mais s'interroger sur ce que l'islam par ses lieux de culte structure et articule d'un quartier ou d'une ville... prosélytisme!

C'était il y a quelques mois. Sur la table, un plan de Marseille. A la radio, des nouvelles du débat sur « l'identité nationale. » Sur la carte, le doigt court, suit les rues, avenues, survole les petites icônes, musées, mairie, église, temple, synagogue, et cherche en vain une mosquée.

Ici, pourtant, au Plan d'Aou, dans le 15e arrondissement, d'où nous tentons d'entendre ce que l'islam articule de l'espace urbain, trois salles de prières et une Chioni, invisibles, sur la carte comme dans l'espace. Ce qui est vrai ici vaut pour Marseille dans son entier.

Rien de neuf. Nous le savons, la république, s'était retirée des quartiers périphériques, laissant pour une bonne part la gestion de l'espace public aux bailleurs. Aujourd'hui, elle revient, empruntant au vocabulaire de la reconquête, veut réinvestir ces lieux par elle désertés, rénovation urbaine, égalité des chances, etc. Elle revient, avec nous aussi, il faut l'admettre, car l'action culturelle est une des méthodes. Elle revient et semble découvrir avec agacement ce qui, pour une part, a tenté de palier son absence, en premier lieu, les espaces de culte et leurs mètres carrés cédés par les bailleurs sociaux dans l'espoir d'acheter la paix sociale. Elle arrive et cherche des poux, relit ou redécouvre ses textes sur la laïcité, sa loi de 1905.

Mais ce qui l'effraie, plus encore que la présence de ces lieux, c'est bien de les voir disparaître, se disséminer, se nomadiser – au plan d'Aou, la salle de prière la plus ancienne a du déménager 3 fois –, avec la peur de l'islam invisible, l'islam-des-caves. L'obsession internationale d'un islam politique pousse le pouvoir à développer de véritables stratégies de méconnaissance du réel. Quand il ne nie pas purement et simplement leur rôle social – la Chioni du plan d'Aou, par exemple, fournit en plus de l'enseignement religieux, soutien scolaire et activités culturelles –, il suspecte ces lieux de mainmise sur le territoire.

La mobilité est par nature suspecte à la ville et à la république du cadastre. Celle supposée des lieux de culte angoisse. Il faut les fixer, les rendre visibles. Mais leur visibilité même inquiète : barbes, voiles, minarets ! La mosquée des Tabligh (2e arr.) a du déposer cinq permis de construire avant de pouvoir de poser un presque invisible minaret sur son toit...

Car rien ne saurait perturber l'homogénéité territoriale que la métropolisation à l'œuvre réclame, le paysage supposé citoyen. La plastique de l'espace public est définie, du code vestimentaire au code de l'urbanisme, l'édifice religieux catholique ou protestant commodément rangé au rayon patrimoine.

Solution peut-être, la grande mosquée, souhaitée par beaucoup de personnes de « culture musulmane » et d'autres, comme la réparation nécessaire d'une anomalie marseillaise (deuxième ville musulmane de France sans lieux de culte identifiés), la grande mosquée n'est apparue que rarement, au cours des entretiens que nous avons réalisé, comme un besoin, une nécessité. Ce que Bruno Étienne définissait comme la parochialisation des lieux de cultes, implique une proximité permettant aux fidèles de s'y rendre cinq fois par jour, fonction que, la grande mosquée par son programme et son lieu d'implantation ne peut remplir.

En revanche ce projet semble bien répondre au désir ou à la nécessité de visibilité dans l'espace public. Mais les relégués, et leurs enfants, n'entendent pas rester à la
périphérie (urbaine, sociale ou politique) et désirent exister comme centre même, être visibles.

Au cours de nos entretiens, il fut moins question de religion que de république. République à laquelle il est demandé de remplir son rôle. Voilà, au moins, à quoi répond le projet de grande Mosquée.

L'ambition de notre travail était de tracer un possible schéma urbain musulman de Marseille. Entretiens après entretiens nous posons des points sur la carte, les relions et voyons apparaître en creux le profil de Marianne.

LA BATAILLE ESTHÉTIQUE « Nous n'irons pas à l'Alcazar ! »

A chaque entretien ou presque, est revenue la question du rejet hors de l'espace public des signes visibles de l'islam, celle du nomadisme imposé à ces derniers, ainsi que celle du jeu de visibilité/invisibilité produit par la relation plus qu'ambivalente des autorités à cette question. En somme, une réduction de la question à un problème esthétique.

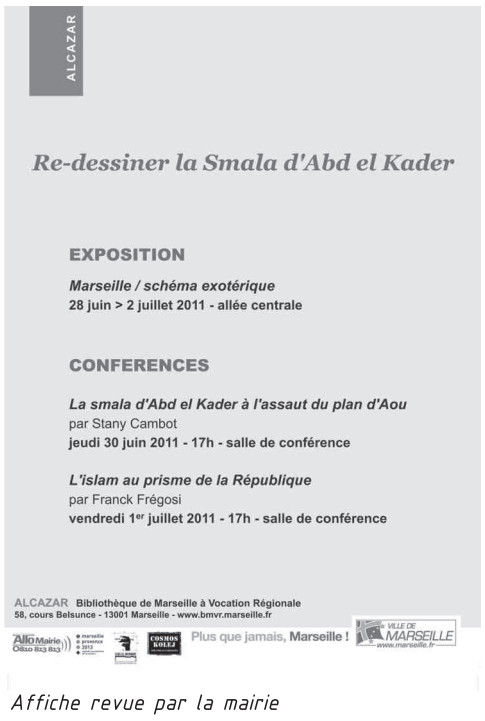
Une exposition « Marseille, schéma exotérique musulman », et des conférences associées étaient prévues du 28 juin au 2 juillet 2011 à la bibliothèque de l'Alcazar.

Tout est normal donc quand, à quelques jours de l'exposition et des conférences sur ce thème, nous découvrons que la direction de l'Alcazar, censée nous accueillir, a remplacé l'affiche originale représentant le pictogramme d'une mosquée (que l'on serait bien en peine de trouver sur un plan de Marseille quand la silhouette de Notre Dame de la Garde fleurit dans toute la ville) par une « affichette » proche du menu de cantine. Tout est normal donc, la même crispation esthétique maintes fois entendue au cours des entretiens, conduit au même refus d'une possible visibilité de cette question, fut-elle artistique, dans l'espace public.

Dans ces conditions, annuler notre exposition pour la transporter dans l'espace public, là où elle pouvait donner à entendre les paroles que nous avons recueillies, s'est imposé comme une évidence. Seul ce nomadisme urbain et choisi pouvait rendre à ces témoignages la liberté et la visibilité que l'espace censé les accueillir voulait leur retirer. Notre tente sonorisée présentant les conclusions de cette recherche participative (créations sonores et cartes manquantes de Marseille) s'est alors affichée et déplacée dans la ville même, tentant de porter le coup (puisque la simple visibilité de la question de l'islam dans la ville semblait en être un) devant les lieux symboliques ou importants pour les personnes avec qui nous avons travaillé. La tente à l'intérieur, sérigraphiée des cartes que nous avions réalisées et équipée de dispositifs d'écoutes s'est donc posée cinq jours de suite devant la mairie (responsable de la censure de l'affiche), face aux anciens abattoirs porcins, site de la peut-être future grande mosquée de Marseille, au pied de Notre Dame de la Garde où les femmes du Plan d'Aou avaient « inventé » un espace musulman pour prier Marie, et enfin, à la porte de l'espace que avions quitté : la médiathèque de l'Alcazar. Et ce, pendant que la conférence de Franck Fregosi se « nomadisait » sur les ondes de radio Grenouille.

Face aux médias, la réponse de la mairie s'est fait attendre avant d'enfin tomber « pour l'important sur une affiche, c'est le texte ! Et là, on le lit bien le texte »

Affiche originale



Affiche revue par la mairie

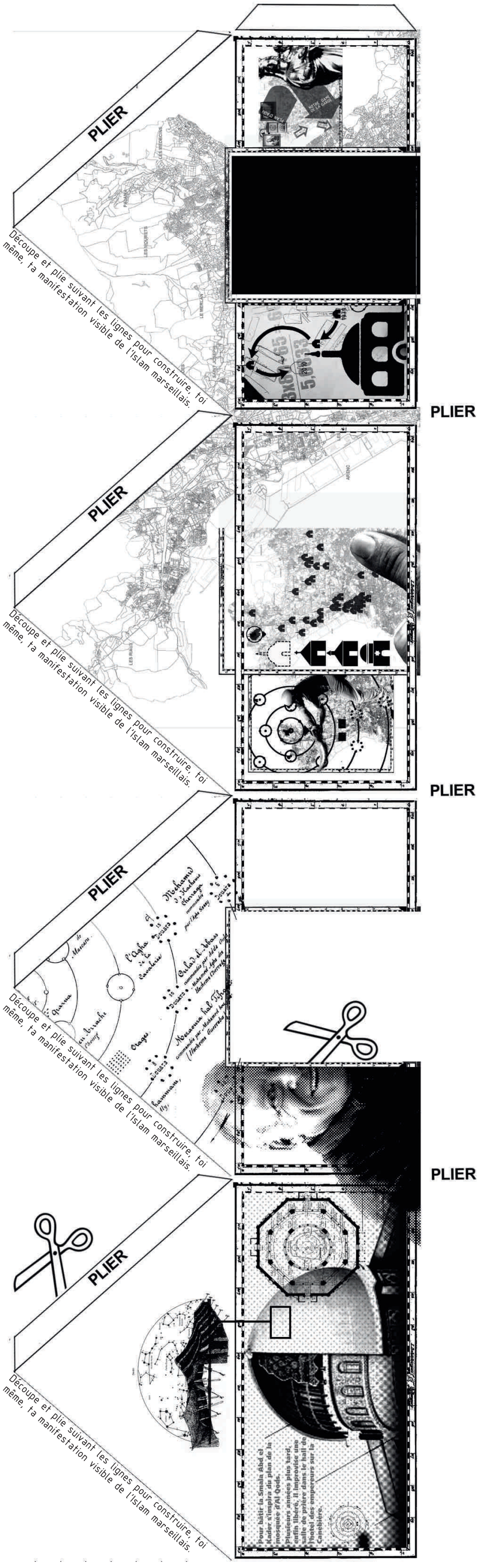
http://eiqr.eu/0090

http://eiqr.eu/0093

http://eiqr.eu/0094

http://eiqr.eu/0092

http://eiqr.eu/0095



Agglomération / sédimentation

Si facebook a été présenté comme un outil de communication au service des révolutions, pourrait il également constituer un outil de renseignement et de contrôle au service du maintien de l'ordre ?

En surface : une « agglomération » accueillante de 845 millions d'habitants, administrée par une organisation au mandat irrévocable qui « oeuvre à rendre le monde plus ouvert et transparent, pour une meilleure compréhension et une meilleure communication ». Donc, un réseau de communication généreux, de partage d'intimités croisées, dont chacun ne perçoit et n'accède qu'à un quartier : la partie rassurante de son réseau relationnel choisi.

> « Nous pouvons associer votre ville actuelle, vos coordonnées GPS et d'autres informations géographiques pour, par exemple, vous informer et informer vos amis de la proximité de personnes, d'évènements ou de bons plans qui pourraient vous intéresser. » (2)

Sous la surface : une sédimentation rapide de données, qui attire 250 millions de photographies chaque jour, empile et coagule une masse d'informations en augmentation constante : évènements privés infimes et informations personnelles, réseaux d'affinités et d'amitiés, goûts et préférences, trajets dans l'« agglomération » et au dehors sur le réseau, localisation physique, réactions aux stimuli médiatiques et marketing, convictions politiques aussi bien qu'horaires d'activité. C'est cette accumulation de minuscules fragments personnels qui formera bientôt, agglomérée, les masses solides du gisement.

> « Les utilisateurs de Facebook donnent leur vrai nom et de vraies informations les concernant, et nous vous demandons de nous aider à ce que cela ne change pas » (1)

Ce gigantesque gisement de données brutes forme une mine dans laquelle des algorithmes prospecteurs viennent creuser, assembler, agréger, rechercher parmi ces « renseignements de basse qualité » les veines de motifs du meilleur taux de rentabilité, ou de motifs déviants, élements d'identification des profils hors normes. (3)

> « vous nous accordez une licence non-exclusive, transférable, sous-licenciable, sans redevance et mondiale pour l'utilisation des contenus de propriété intellectuelle que vous publiez sur Facebook ou en relation à Facebook » (1)

Textes, images, vidéos : ces minerais ensevelis bruts aujourd'hui pourront être retrouvés et raffinés plus tard : quelle information « utile » extraire de ces photos anodines ? Pourrait on tirer des informations biométriques de cet iris sur cette photo de visage ? Et qui - hormis facebook - parcourra cet amas numérique ? Qui en seront les prospecteurs ?

> « Nous recevons des données de l'ordinateur, téléphone mobile ou autre terminal que vous utilisez pour accéder à Facebook. Cela peut inclure votre adresse IP, votre position, le type de navigateur utilisé ou les pages que vous consultez. Par exemple, nous pouvons obtenir votre position GPS pour que nous puissions vous dire si un de vos amis se trouve dans les alentours. » (2)

Progressivement l'agglomération s'étend, les doubles numériques qui l'habitent prennent corps par une quantité d'informations plus importantes (via les mobiles et la géolocalisation, les applications annexes, les services tiers supplémentaires). Elle devient la maquette grandeur nature d'une société gérée rationnellement, le modèle idéal d'une gouvernance cybernétique.

> « Par « information », nous entendons le contenu et les informations vous concernant, telles que les actions que vous entreprenez sur le site. Par « contenu », nous entendons le contenu et les informations que vous publiez sur Facebook, qui ne répondraient pas à la définition d'« informations ». » (1)

Cette extension perpétuelle de facebook se fait au détriment de son extérieur. Une fois intégré à l'agglomération, en sortir devient plus compliqué et moins nécessaire. Le réseau permettant de « partager » vidéos et photos, il aspire des usages qui jusque là étaient fragmentées, auto-hébergés ou dans de petites agglomérats, normalisant au passage les formes d'expression, remplaçant le lien hypertexte par le « like » binaire, recréant un système qui lui est propre, adapté à ses finalités.

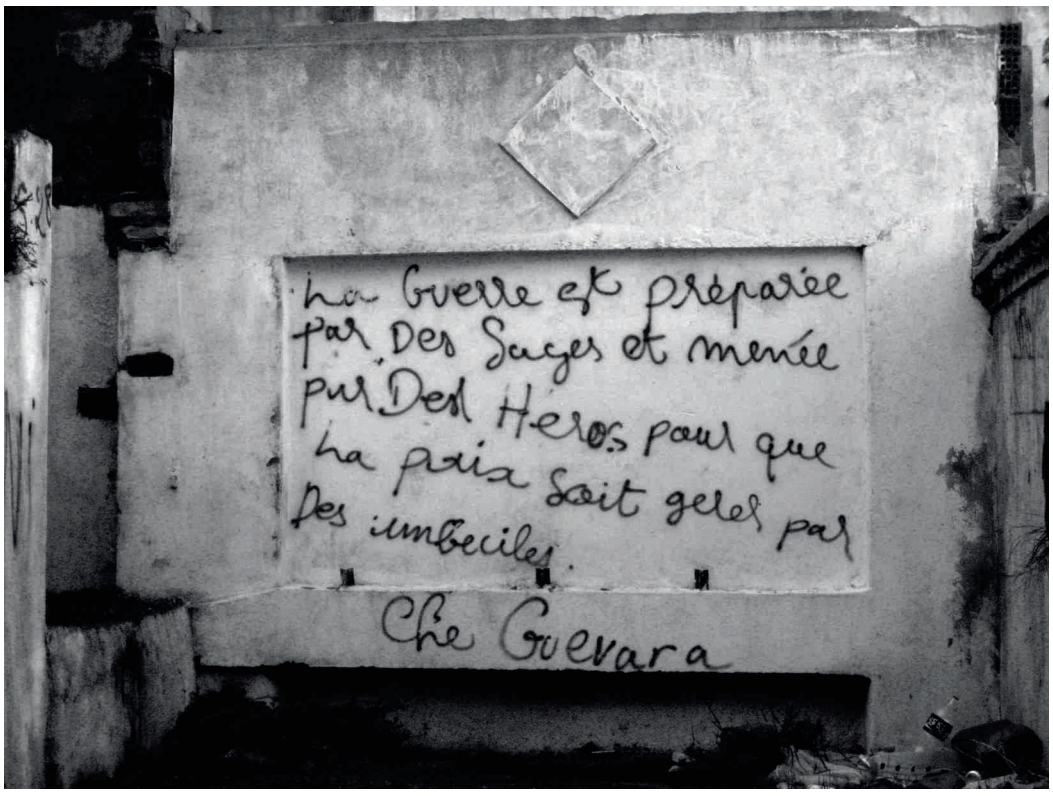
> « 4.7. Vous mettrez vos coordonnées, exactes, à jour. » (1)

La masse critique atteinte par ce réseau, son attachement à refuser le pseudonymat, à réclamer des « coordonnées exactes », les possibilités qu'il donne aux tiers d'accéder aux informations des utilisateurs lui confèrent progressivement un poids nouveau, celui d'un passeport, permettant de s'inscrire avec son « identité facebook » dans d'autres lieux du réseau, dans une forme d'infiltration / contamination qui augmente le trafic des flux d'informations vers son centre.

> « Nous pouvons changer cette Déclaration tant que nous vous avertissons » (1)

Les changements des conditions d'utilisation, de diffusion des informations personnelles n'ont jusque là jamais freiné le développement de l'agglomération.

(1) « Déclaration des droits et responsabilités »
http://www.facebook.com/legal/terms?locale=fr_FR
(2) « Politique d'utilisation des données »
http://www.facebook.com/about/privacy/your-info
(3) gaydar
http://firstmonday.org/htbin/cgiwrap/bin/ojs/index.php/fm/article/view/2611/2302



ALGER 2011, PAS DE PRINTEMPS

" Fuir la ville ou s'extraire à la recherche du khelwi

Il a le verbe haut et porte en pendentif la croix du sud, clef de la porte d'Agadez capitale du savoir soufi. Clef de la c

Il est avec nous dans le réfectoire de l'hôtel dernier refuge tant il est difficile de trouver un lieu où travailler à Alger. Assis sur la banquette, du bout des doigts et d'un jet, il écrit :

QU'EST-CE QU'ESPACE ICI ?

Nous lui avions présenté le travail, il en avait souri. Lui avions demandé s'il connaissait des lieux, réappropriations temporaires ou nomades de l'espace public, des lieux que l'on utilise quand on a rien d'autre à faire qu'attendre ou essayer de vivre à Alger. Il avait répondu « squats », lieux où l'on s'échappe, prend le maquis parfois. Lieux où l'on réinvente l'espace public quand, pour les jeunes, chômeurs, ou les désœuvrés, l'espace public officiel devient le lieu du contrôle et de la pression officielle.

Entre le bleu du ciel et de la mer, celle qui, un temps, fut appelée la blanche, après avoir longtemps sombré dans le noir de ces années qui ont vu se dresser sur les chemins de la liberté, les murs de la peur et s'effriter les sentiers de l'espoir et de la raison, se meurt dans le gris béton de ses cités et de ses artères bondées.

Même emmurés, tous, au quotidien, semblent obsédés par ce qui apparaît comme une nécessité : mutiler un temps qui à l'air d'être de toute façon perdu dans les dédales, entre cafés et frontières du quartier. Aller, venir et sans cesse la même question : « à quoi sert le temps quand on ne dispose d'aucun espace ? »

Une notion imprime les journées des bas fonds d'Alger : « le vide » : un constat amer, le temps comme de la vie qui s'écoule, sans fin ni perspective. Le « vide » c'est aussi ressentir l'absence complète d'activité déterminée dans le temps parce qu'on ne dispose d'aucun espace de liberté, dans celui géré pour et par les « autres ».

Ici, le rapport à l'espace se résume dans les manifestations du manque chronique d'espace vital : occuper l'espace pour passer le temps, identifier son espace pour y tuer son temps, se soustraire de l'espace commun trop exigu pour en perdre jusqu'à la notion...

Pourtant ils ont libéré la terre et chassé toute présence étrangère, disent-ils !? Pendant que nous souffrons le martyr, aliénés, enchaînés, étrangers dans ce qu'ils ont proclamé « notre pays », avec leurs lois, leurs polices, leurs murs et leurs barbelés aux contours de leurs domaines privés !

Depuis vingt ans, la génération sous clés, enfermée dans le repli salutaire du quartier, ne connaît du domaine privé ou intime qu'un matelas (dans la pièce commune) Il parle de lui et de ses camarades, des lits pour eux posés le temps d'une nuit dans le salon familial. De ceux qui dorment à tour de rôle pour partager le peu de matelas des appartements devenus trop petits.

C'est notre stalker.

Il nous emmène au « cimetière mort ». Ancien cimetière, caché derrière de hauts murs qui longent le temps qui passe. Ancien cimetière chrétien et juif qui tente de gravir les bois et ne perçoit de l'espace public que les contrôles d'identités, les restrictions et les pressions policières. C'est un sentiment de « parkation », d'incarcération arbitraire et injuste des classes populaires dans un réel fait d'interdits et de galères. Alors ici-bas, on tue sa peine à tenter de faire son temps, sans horizons de réhabilitation.

Cette génération, mise sur le carreau par l'histoire et le présent, ne connaît du monde que la restriction. Ne connaît d'elle-même que l'infini tourment quotidien. Ne sait de l'amour que l'absurdité de la romance et le mensonge du vice. Ne vit qu'enfermée dans l'illusion omniprésente de ce qui est appelé communément ''l'avenir'' ; l' inconnu aux allures de sursis matériel – une femme, une maison, une voiture et un écran plat.

Coincé entre les parois de ma boite, tout le monde me parle de construire l'avenir ; véritable paranoïa démocratique et populaire, vestige du trou béant qui le dominent, et de se hisser jusqu'aux pieds de la cathédrale Notre Dame de Saint Afrique. Tâche verte dans le blanc algérois. Dans le cimetière, que de vieux morts. De ceux qui ne hantent plus personne.

Entrés une première fois par la porte proche du stade, nous sommes suivis de près par un gardien et son chien. Un vent de protection des européens souffle sur sa condition. Il suit, « au cas où » et prévient : « les délinquants ». Il ne nous lâchera pas et à creusé par toutes ces années passées au rythme de la peur du lendemain. Dans cette atmosphère de crainte perpétuelle, et au gré des ré-ajustements structurels, s'est érigée, aux yeux des victimes du chaos barbare, l'idole de la « sécuritocratie ». Le rêve de bonheur a été remplacé par un désir de paix et la solidarité populaire évincée par le salut matériel individuel, affiché en priorité absolue. La quête, sans cesse plus prédominante et destructrice de l'individualisme prédateur est de réussir, au dépend des autres, de bâtir des barricades entre sa sphère individuelle (le quartier) et ce qui apparaît comme étant celle des autres (le reste), au dépend de toute morale, de toute structure sociale, fixant ainsi les remparts de la haine et de la déraison.

Maintenant et ici – les pieds liés par un passé non éclairci, chargé de questions, d'incompréhensions et de désillusions à l'ombre des mythes et des chimères qui, faute de faire avancer, font croire à hier et imposent une vie à reculons. Les mains menottées cinq, difficile de le semer. Nous ressortons, longeons le haut mur blanc, empruntons une ruelle. Là, une seconde entrée, beaucoup moins conventionnelle, à 2 mètres au-dessus de nos têtes. Un poteau planté là, invite à grimper. Quelques prises dans le mur, des tessons de bouteilles usés du passage clandestin. Nous sommes à nouveau dans le cimetière, un peu plus seuls. Quelques graffs prétendent à la zone libre. Nous grimpons les étages aux tombeaux juifs pillés, qui libèrent des morceaux de pierre ou de dalle, par la croyance, obsessionnelle et compulsive en des lendemains plus radieux, nous encaissons toujours plus, sacrifions aujourd'hui à demain, ravalons notre peine, espérons construire notre sursis, abandonnons tout contrôle sur notre présent. Meurtris par le passé et désagrégés dans l'avenir, nous nous désengageons.

Le tonnerre de cette résignation sans borne masque aux regards désespérés des gosses du quartier le soleil indispensable de l'autre monde, de notre monde, celui que nous n'arrivons pas encore à dessiner mais que la volonté des peuples commence déjà à tracer.

Dans les profondeurs urbaines de nos vies « carcéralisées », nous attendons de prendre conscience, de sursauter, d'enfin se résigner ensemble à lutter et à changer nos réalités, à conquérir la vie et à détruire le pouvoir. Il faudra commencer par briser nos chaînes et finir par construire notre idéal ■■■

Table de jeu

Khelwi

onnaissance aussi. Il tente le pari du possible rapprochement de la mystique soufie et de la pensée anarchiste par le khelwi

improvisant tables ici et chaises là. Et puis les bois, le maquis plutôt, ça grimpe encore. Nous sommes sous le téléphérique qui permet de rallier la cathédrale depuis le bas de Saint Eugène. Du vert, des arbres, quelques odeurs. Le bruit s'altère. La ville s'éloigne... Traces de vies clandestines, sièges improvisés, matelas sous les buissons. "Ici, une mère et son enfant ont squatté plusieurs mois. On ne sait pas ce qu'elle est devenue". Le vendredi soir c'est le « repère » : groupes de musique qui s'installent sur une des nombreuses terrasses du cimetière, joueurs de domino, couples d'amoureux aux lits de fortune, fêtards, jeunes, vieux et barbus.

« Ici, les flics n'entrent pas » c'est un hors du monde. Les terroristes, paraît-il, s'y cachaient aussi pendant la guerre civile. Sous le tapis de vert composé de plantes que l'on ne trouve nulle part ailleurs à Alger, il y a, paraît-il, un souterrain : la ville du dessous. « La solitude, la plénitude, l'isolement, on cherche tout ça. Ici, tu peux contourner la société. Shootés, certains ont eu des hallucinations, ils ont vu l'Espagne au-delà de la mer »

C'est le « squat », le lieu nécessaire à qui veut s'éloigner, s'isoler, échapper au contrôle des uniformes, des voisins, des familles. On vient y chercher le « Khelwi » une certaine solitude ou plénitude, l'isolement. Là, au point presque le plus au nord de l'Algérie, où l'œil se coupe à l'horizon de la mer, nous dissertons, cherchons l'étymologie : « Khelwi » vient-il de « Khelwa », vide ? Est-il dissociable du principe soufi d'isolement ? Et, à part ça, « y a-t-il différentes qualités de Khelwi ? Quelle forme aurait pris Smala si Abd el Kader s'était isolé, non pas dans le désert, mais ici, sur le vert tendre de cette butte pour en dessiner le plan ? ».

Ici, semble être l'ailleurs où regarder Alger l'étrangère, les possibilités s'étendre et les rêves se confondre.

... KHELWI TRANSGRESSIF !

: déjà la fabrique de la ville nécessaire"

NOIRE

Cette rubrique est et sera noire. Une rubrique qui rend hommage à ce qu'elle confesse : une addiction. Oui, et depuis longtemps, nous sommes les consommateurs quotidiens d'un produit psychoactif qui accompagne et rythme nos jours autant que les nuits que régulièrement nous brûlons pour nous rendre maître du temps. Noir miroir des nuits de charrettes dans lequel se reflètent les milles idées qui ne se réaliseront sans doute pas. Son absence à l'atelier peut nous jeter dehors en pleine nuit à la recherche d'un revendeur. Cette rubrique régulière, hommage à cette addiction. Et ce, particulièrement, à l'heure où un monde entier de communication veut nous guérir de nos dépendances nous transformant en pilier de comptoir pharmaceutique ou en tentant de nous convertir à l'anorexie décroissante, ou le rêve du bilan zéro de notre incidence sur le monde. Certes, tout le groupe n'a pas cédé à la tentation, certains, encore, résistent, font au produit quelques infidélités par l'absorption d'ersatz lyophilisés issus des noires années de l'occupation allemande ou pire lui préférant définitivement diverses eaux chaudes aromatisées. Passons.

Cependant, nulle exposition, journal ou affiche sans, qu'en fond, sonne sur les plaques électriques le chant de la cafetière italienne qui fait aujourd'hui partie du bagage obligé de nos départs en résidence. Pas de réunion de crise, de mise au point ou de vaine tentative d'organisation sans au centre, cette même cafetière, point de symétrie du Nous. Pas d'installation non plus dans une ville ou un pays étranger sans que nous ne cherchions le meilleur endroit où boire notre dose d'or noir, sans que nous ne pestions contre des percolateurs mal réglés ou nous étonnions devant une créolisation ou une sécularisation de sa préparation.

Nous devons à ce produit, deux à trois fois mondialisé depuis des siècles, une certaine inscription dans le monde, celui des échanges et du marché comme celui des relations simples quand les lunes brunes laissées par les tasses sur la table dessinent la carte d'une discussion. Au delà, ce produit réputé le deuxième en valeur d'échange après le pétrole, semble un fil intéressant à tirer pour lire l'espace, de la manière dont on le consomme aux lieux qui lui sont destinés. Son omniprésence dans le monde comme dans l'histoire en font un étalon permettant la mesure de l'inconnu. Il traverse tout, comme un esperanto buvable, une manière de voir ou traverser le monde de sac de grain en épicerie, de cargo en brûlerie, de cuisine en bar.

ALGER

« – Un café, s'il vous plaît.
– Presse ou expresso ? »

Immanquablement, « expresso » portera les pas du serveur droit vers un de ses appareils à capsule vanté par les publicités télévisées, « Presse », et c'est vers un véritable cérémonial de mécanicien de marine face à un antique percolateur, muni de bras à levier qui permettent la mise sous pression de l'eau chaude, la libérant en se relevant lentement pour retrouver sa position verticale d'origine. Quatre à cinq cafés et votre compte est bon pour la journée. Impossible de savoir qui du café ou de la machine donne cette force au breuvage.

Il fait sens ici, à Rouen où ceci s'écrit comme à Alger où, plus qu'ailleurs il clive et marque la différence entre le bar, lieu à fermeture tardive extrait de l'espace public où l'on peut trouver de l'alcool et le café ouvert tôt, prolongement de la rue ou de la place, à moins qu'il n'en soit le remplacement. Là, on consomme essentiellement du café, longtemps, entre hommes le plus souvent, à petites gorgées, préférant le laisser refroidir à l'avaler d'un trait. Les tasses ne finissent d'ailleurs souvent qu'à moitié vidées. Il est ici autant une boisson qu'un accessoire de l'attente. Des cafés partout, petites centralités du voisinage, certains dans le jus colonial encore. D'autres plus modernes, équipés de WIFI où la jeunesse étudiante se retrouve.

Nous en avons laissées quelques-unes derrière nous de ces cartes de discussion, « d'entretiens », en anneaux bruns tachant la table désertée. Puisque l'essentiel de nos rencontres se sont faites à ces tables de café tant il semble difficile de trouver un espace pour travailler collectivement sans que cela ne mette en jeu les engrenages compliqués de qui vous accueille, de ce que cela signifie ou de ce que cela pourrait avoir comme conséquence.

Le café est avant tout lieu, espace de la rencontre, espace public plus où moins hors de regard du contrôle (les bars sont, eux, plein d'indics, c'est connu). Le noir est presque prétexte mais comme tout ici, il peut se nomadiser on le prend alors « jetable » pour l'emmener en consommation déambulatoire ou le laisser refroidir sur un coin de bureau dans son dé à coudre de carton.

http://eiqr.eu/0096

« **je veux sauter un mur** », elle le dit en sourire d'enfant. Nous aussi. Sauter, s'échapper, franchir, leur laisser la ville. S'extraire, loin de leur « faites attention », leur complot érigé en remplacement de la pensée politique, de la pensée tout court. Atteindre une certaine qualité de vide, loin même des zaouias.

Nous travaillons peut-être depuis trop longtemps sur des hypothèses de la smala écrites par d'autres. Temps, pour nous aujourd'hui d'écrire la nôtre. Ici, c'est évident. Smala nécessaire. La smala, au-delà de la parabole est une posture : laisser la ville aux autres, à leur contrôle et urbanisme chaotique faisant pousser à 15 km de toute école des cités carcérales sorties de nulle part comme des poings absurdes répondant à l'enjeu du construire vite et bien ; de la ville nouvelle pour désengorger la ville vieille et la laisser à la patrimonialisation internationale, à la surveillance et au contrôle, enracinés dans les cicatrices des victimes pour s'exercer sur elles-mêmes.

Smala, telle que nous l'inventons ici ou la pensons nécessaire est une posture. Franchir le mur. Pas une prise de pouvoir, mais au contraire le laisser. Des souverainetés individuelles franchissant le mur par paquet. Comme déjà cela se fait par la drogue, le fric, le cimetière, l'alcool ou la prière.

« Depuis combien de temps êtes-vous ici ? Deux mois ? Alors vous n'avez rien vu ». Quelques copains, amis, frères peut-être : notre Zmala et nous rejoignons peu à peu leur consternation.

Pas de printemps ici...

Khelwi transgressif !

La ville quittant la ville. La ville moins la ville, se soustrayant.

Voilà, Smala ici. Le pas de côté, l'aventure inentendable du mur, barbelés et tessons de bouteilles franchis. Cette smala relie même les salauds. Ne se bat pas contre le mur mais le contourne le saute en jeu enfantin et souverain.

Ni un groupe, ni une association, un nous multiple et diffus. Puisque comme le dit Hakim Bey : « Tôt ou tard, la découverte de son être propre métamorphose l'individu en brigand. »

ECHELLE INCONNUE

Une guerre silencieusement a lieu, guerre urbaine, guerre des représentations de l'espace avant tout. Guerre qui atteint son paroxysme dans le mariage du bulldozer et de l'uniforme. C'est une guerre sourde qui voit la victoire d'Haussmann, des octrois de Ledoux, de l'urbanisme périphérique, de la vidéo-surveillance, du banc anti-SDF ou de l'urbanisme d'empêchement préventif à destination des populations Rrom ou mobile. Une ville contre l'étranger, le pauvre, contre la connaissance aussi.

Depuis 1998 nous, Echelle Inconnue, groupe réunissant des individus issus des mondes de l'architecture, de l'art, de la géographie, du journalisme, de la sociologie et de la création informatique, tentons d'y prendre part en faisant émerger la carte de ce qui manque à notre compréhension du réel. Traçant les pourtours d'une ville complexe et polyphonique plutôt qu'unidimensionnelle et consensuelle et ce, à partir des ses marges ou espaces de crise.

Notre travail se voudrait un grincement. Nous avançons dents serrées croyant qu'il existe une autre ville que celle des architectes, des urbanistes, des politiques. Une ville ou des villes invisibles, probables, en attente, là.

BLANC BLEU BLANC

Ce que n'importe quel guide fait passer pour la ville entière est couvert d'une poudre blanc de chaux qui unifie tout : de la vieille casbah aux grands ensembles, en passant par les quartiers où Haussmann apprit à mater Paris, ou encore les expériences d'architecture optimiste des années quarante et cinquante. Le blanc percé du bleu des fenêtres et des volets gomme les disparités architecturales. Alger la blanche se mime. Seul le sol semble se permettre quelques excentricités de couleurs, de textures et de motifs qui rongent parfois le bas des murs et éclairent par endroit les façades de faïences. Seul notre hôtel et ses balcons verts et jaunes semblent faire de la résistance.

A deux pas, face à l'hôtel Saphir, un marché aux fleurs comme improvisé, boites de conserve, bouteilles coupées, tout sert de pot aux boutures vendues ici sous les bâches bleues.

Privatisation de l'espace public comme le *car-wash* du quartier Bellecourt ; bâches bleues.

Même les architectures légères et mobiles de la nécessité ou de la fortune semblent répondre aux règles chromatiques qui distinguent le blanc des murs du bleu du « semi-mobilier », des huisseries, des balcons ou des tentes.

Ces tentes, squats, occupées par les familles rurales qui viennent ici prendre leur part. Part de la ville, de son activité, de son économie sans doute. Ces étrangers de l'intérieur qui donnent lieu aux discours esthétiques que l'on entend ailleurs, au sujet d'étrangers plus lointains « ils ne sont pas d'ici, leur présence dénature la ville, ils ne savent pas y vivre, l'utiliser » Le hasard et la règle de l'économie globale font pourtant que c'est sous le bleu officiel, certes de bâche, qu'ils trouvent ici refuge.

Aucun plan sans doute de ces installations, tout comme les tentes de la périphérie de la Smala, ne trouvent leur représentation sur le plan dessiné par le Duc d'Aumale. Quelques lignes à peine les concernent : "des Arabes profitent des opportunités offertes par la Smala."

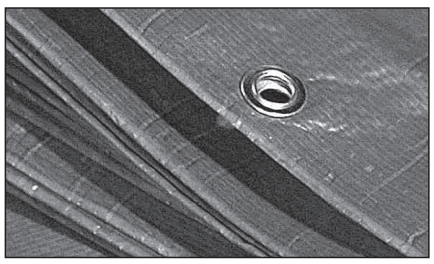
Mais à en croire Bruno Étienne, cette invention urbaine est une manière de concilier deux rapports à l'espace ; celui des urbains du Nord avec celui des nomades du Sud qui se méfient de la ville. Une manière aussi de faire cohabiter les tribus. Plus qu'une ville, c'est une mise en abîme d'un territoire fédéré tout entier. Quel modèle de ville alors ici pour les urbains et « ceux de l'intérieur » ? Point de friction irrésolue entre deux rapports, deux cultures qui s'affrontent plus qu'elles ne cohabitent. Question programme toujours d'actualité pour la ville algérienne.

Il y a, certes, la réponse de l'Etat face à la pénurie de logement. Réponse aux émeutes des quartiers populaires où l'on s'entasse au point que les jeunes (garçons en particulier) se relaient pour dormir. Mais il y a aussi cette autre réponse de la population même, celle de « l'intérieur » squattant les toits de la casbah, comme la réponse de ceux qui souffrent de la pénurie de logement s'exilant à la périphérie dans des quartiers auto-construits sous les bâches bleues d'abord, avant de poser sur leur abri des plaques ondulées de fibrociment.

De ces quartiers, pas de cartes non plus. Un brouillard épais trouble leur représentation qui tient souvent davantage de la rumeur et du fantasme. On vous conseille d'éviter d'y pénétrer et parfois même d'en parler. Un mur de méconnaissance les entoure. C'est ce mur qu'avec le groupe Smala Alger nous avons tenté de franchir, rencontrant les habitants et tentant d'en dresser des représentations. Pour nous guider, quelques mots définissant le tissu traditionnel de la casbah et susceptibles de nous « décoloniser » des vocables des faiseurs de ville : Houma, Horma, Ouma, Khelwi, Fawdawi...

À suivre....

BACHE BLEUE



Désignation
bâche bleue, bâche polyuréthane, bâche polyéthylène

Dimensions
variables pouvant être très grande (10*15 mètres)

Poids
variable, principalement entre 150 à 250 grammes par m2

Secteur d'utilisation :
agriculture, industrie, bâtiment, transport, loisir, art, installation, etc.

Qualité :
tissée, imperméable, résistante à la tension et aux UV.

Caractéristiques :
ourlets parfois renforcés, oeillets en aluminium ou laiton, avec ou sans passage de cordons.
Ne craint ni l'eau, ni les saletés, ni les graisses.
Retient la chaleur.

Entretien :
jet d'eau, ne craint pas les détergents.

Depuis 2006, le projet Smala a eu pour partenaires :

Le Bruit du Frigo (Bordeaux) / Captures (Royan) / Le centre d'art La Compagnie (Marseille) / Les centres sociaux CEDIS (Toulon) / Le centre social et culturel Mandela (Cité Berthe / La Seyne sur Mer) / La Cyber base (cité Berthe / La Seyne sur Mer) / Ecole d'Architecture de Normandie (festival Architectonik / Rouen) / Ecole d'Architecture de Saint-Etienne (conférence) / EPAU (Ecole d'architecture d'Alger) / L'espace culturel Tisot (cité Berthe / La Seyne sur Mer) / Foyer API (cité Berthe / La Seyne sur Mer) / Friche de la Belle de Mai (rencontre des pratiques socio-culturelles de l'architecture) / Marseille) / La Centrifugeuse (Université de Pau) / La Gare Franche (Cosmos Kolej / Marseille) / KompleXKapharnaüM (festival projet Phare / Villeurbanne) / Maison de l'Architecture de Haute-Normandie (Rouen) / La Maison du Patrimoine (La Seyne-sur-mer) / MJC de Pau / Le Spot (Le Havre) / L'Université de Rouen [...]

Ce projet a été financé par :

Région Haute Normandie / Collectivités publiques (CDA / UPPA) / La Fondation de France, programme « partager l'art, transformer la société » / DRAC-ACSE PACA, dispositif « identités, parcours & mémoire » / La Gare Franche (co-production) / ACSE Aquitaine / Ville de Bordeaux / DRAC : Plan Dynamique Espoir Banlieue / KomplexKapharnaüm / Zinc

Stany Cambot est lauréat (2011) du programme « Hors les murs » de l'Institut Français.

Echelle Inconnue est financée par la Région Haute-Normandie et la ville de Rouen au titre du fonctionnement général.